

Jacques LEFÈVRE



Photo : Jean-Luc GEOFFROY

Par Roger FOULON

2002

Service du Livre Luxembourgeois

La production littéraire de Jacques Lefèbvre, orientée surtout vers la prose, un peu vers le théâtre, se veut résolument moderne, en ce sens qu'elle aborde des thèmes actuels et récurrents. Elle veut aussi se dégager de toute attache à un endroit bien précis, bien qu'elle fasse référence à des lieux fréquentés, voire simplement visités par l'auteur. Sa manière d'écrire est aussi contemporaine. Aucune effusion dans le style.

Avec une grande économie de moyens, Jacques Lefèbvre va droit à l'essentiel grâce à des phrases courtes, nerveuses qui font fi des déroulements passionnés.

Le romancier travaille un peu à la manière d'un chirurgien maniant son scalpel, pour mettre uniquement à nu les endroits à prospector. Il ne rechigne pas non plus au désir d'explorer les corps surtout féminins, la femme étant chez lui une façon de déclencher des crises qui restent cependant tout intérieures.

Jacques Lefèbvre qui pratique aussi l'aquarelle avec brio ne peut nier son appétence pour ce genre de discipline. On dirait que ses textes, comme ses pochades, veulent garder une légèreté ne souffrant aucun repentir. Professeur dans l'enseignement secondaire le romancier est parfois marqué par un certain didactisme, un souci de précision et de démonstration. Des références à un déisme mal défini - une rivalité entre le bien et le mal - sont également présentes dans cette œuvre attachante, non seulement par les sujets traités, mais aussi par la manière originale de les aborder et de les développer.

Biographie

Jacques Lefèbvre est né à Trooz (localité sise sur la Vesdre entre Liège et Verviers), le 10 août 1943, durant la seconde guerre mondiale. Peut-être est-ce cet affluent de la Meuse qui le conduit à s'intéresser à l'eau.

Après ses gréco-latines, il commence des études de philologie romane à Namur. Il les termine à l'université de Liège où, en 1973, il reçoit, avec la plus grande distinction, le titre de docteur en présentant une thèse sur le vers de Claudel.

Dès 1968, il enseigne le français au Collège de Binche. Il fait bientôt partie de la cellule pédagogique de l'enseignement secondaire libre du Hainaut pour les cinquième et sixième années. Son épouse, assistante sociale, lui donne deux enfants. Vivant à Ressaix, localité proche de Binche (en Hainaut), il se passionne pour les activités de la région et participe à la vie artistique et sociale de Binche. Il pratique l'équitation, s'intéresse au sort des enfants défavorisés et, à ce titre, se rend dans le Tiers Monde afin d'amener en Belgique des enfants adoptés.

Par l'aquarelle, il aime croquer des paysages de sa région et de Rémuzat dans la France méridionale où il passe ses moments de liberté.

En 2000, il est nommé administrateur de l'Association des Écrivains belges de langue française et en 2001, désigné en qualité de conseiller pédagogique.

Depuis longtemps, il collabore à diverses revues littéraires et pédagogiques. Il a publié sa première nouvelle en 1981, son premier livre, l'année suivante.

Bibliographie

Nouvelles

- ***La Ruade***, Éd. La Dryade, Virton, 1981.
- ***L'Amante anglaise***, Éd. Les Cahiers du groupe, Bruxelles, 1987.
- ***Le peintre de la Fagne***, Éd. Les cahiers du groupe, Bruxelles, 1992.
- ***Le Colombier***, Éd. Les Cahiers du groupe, Bruxelles, 1994. *Prix Gilles Nélod.*
- ***L'Oncle de Paris***, Éd. La revue générale, février 1998. *Prix de l'Eau Noire.*

Romans

- ***Chambre 404***, Éd. La Renaissance du Livre, 1982.
- ***Comme un veilleur...***, Éd. Luce Wilquin, Avin, 1997. *Prix Gauchez-Philippot 1998.*
- ***Berger de pierres***, Éd. Luce Wilquin, Avin, 2001.

Récits / Poèmes

- ***Plus est en vous***, Éd. Van de Wiele, Bruges, 1983.
- ***La Perle entre les pavés***, Éd. Dieu-Brichard, Ottignies Louvain-la-Neuve, 1985.
- ***Poèmes bleus***, poèmes, Éd. Le Spantole, Thuin, 1994.

Divers

- ***Le quai***, Éd. La revue générale, 1982.

Jacques LEFÈBVRE -8

Théâtre

- *L'araignée Pénélope*, Éd. Le Spantole, Thuin, 1984. *Prix de l'A.R.,E.W.*

Spectacle musical

- *Stabat Mater*, en collaboration avec Jean-Pierre Romain, 1999.
- *Liberté, levez-vous*, en collaboration avec Jean Pierre Romain, 2000.

Texte et analyse

Chambre 404

Je m'accorde un après-midi de senteurs : je passe d'abord une heure dans la boutique du bourrelier. J'aime cet homme rasé de près aux paroles sentencieuses, à la voix d'asthmatique. Nous entreprenons une interminable discussion sur les mérites controversés du mors à simple filet. J'achète une muserolle et je m'enivre de l'odeur fauve des cuirs.

Je vais ensuite acheter des cigarillos, respirer goulûment les arômes mêlés des tabacs blonds et bruns, le temps de parler de la pluie qui n'en finit pas et des hésitations du gouvernement...

Après, je me glisse dans la cave de mon ami Despréaux. Dans l'obscurité vineuse et violette, peuplée de clapotis et de murmures de sources, je l'entends chanter entre ses dents.

— Ah! François! Quelle bonne surprise, mon ami! Je vais te faire partager ma dernière découverte...

Il me sert un verre d'un petit vin rubicond et guilleret, frais, prometteur, gouleyant. Il le décrit avec une verve toute personnelle, me regardant avec ses petits yeux clairs, tout ronds, pendant que son nez couperosé luit à la lueur d'une lampe de fortune et que son haleine embaume...

Je commande trois douzaines de ce futur nectar et je file chez Robert. Il m'attend. Nous devons dîner ensemble, assister à une réunion de club.

Je gare l'auto au parking du restaurant, près d'une grosse Volvo blanche, toute neuve. Elle sent encore la peinture cuite au four.

Robert pousse la porte, une odeur de friture et de fumée de cigarettes nous vient au visage. Ce soir, elle imprégnera le tissu de nos vestons. Au bar, une dizaine d'hommes sont accoudés, la plupart devant un double scotch. Ils ressemblent «aux jeunes cadres dynamiques» réclamés par toutes les annonces d'emploi, ils sont les jumeaux de ces mannequins pour revues de modes masculines.

Un homme de grande taille, très brun, est appuyé au vivier. Je ne le vois que de dos. Je l'entends parler, d'une voix forte et décidée, de sa nouvelle voiture et des contraventions qu'il a déjà récoltées sur l'autoroute. Il se retourne pour nous saluer : c'est Charles.

Heureusement, j'ai le mépris plus prompt que lui. Il accuse un instant d'incertitude : ce qu'il faut de temps à Brigand pour vous désarçonner. Robert nous présente. Poignée de main hypocrite. Je passe. Lui, s'adosse à nouveau à la vitre verte du vivier. Les truites se dérangent un peu, dans un voile de petites bulles, puis tout rentre dans l'ordre : les conversations se poursuivent avec, comme bruit de fond, le glouglou de la pompe du vivier.

Je gêne Charles. Je l'ai surpris en flagrant délit de compensation mesquine : une voiture ! J'aurais presque préféré le voir sortir d'un bordel. Lui, du coup, cherche à en imposer. Il pontifie et l'entourage approuve distraitement.

Dans un coin, deux hommes chuchotent :

— Et sa femme ? Toujours la même chose ?

— Oui.

Celui qui vient de parler a donné un coup de coude à son voisin et a regardé dans ma direction. Ils se sont tus.

Le dîner est bon. Robert dissèque son coq au vin. Précis, comme toujours. Il s'amuse à me voir observer Charles.

Pauvre soirée. Il ne faut pas mépriser les autres si vite. On s'ennuie trop par la suite.

Le texte est extrait du premier roman de l'auteur. Il s'agit de *Chambre 404*. Le personnage central, François d'Efrelvel, tient un journal. Au jour le jour, il note ses activités de dandy. Professeur, écrivain, chroniqueur qui ne force pas son talent, il pratique aussi l'équitation, aime séduire des femmes faciles, fréquente un club et ne cache pas son désenchantement devant la vie. Néanmoins, une espère de sursaut et de philanthropie le pousse à rendre visite à M* (elle ne sera jamais connue que sous cette initiale), épouse de Charles, hospitalisée en la chambre 404 (d'où le titre du livre) car atteinte d'un cancer incurable. Il gagne souvent cette chambre.

Dans le texte choisi, la figure de Charles est évoquée. L'extrait souligne les diverses facettes des intérêts du scripteur (souvent proche, dans ses attentions, de Jacques Lefèbvre lui-même). Seront ainsi successivement évoqués les senteurs qu'aime François : celles du cheval, du tabac, des vins, de la bonne chère. Bientôt, cependant, surtout dans la seconde partie de l'extrait, apparaît l'ironie, voire les sarcasmes qui animent François, confronté aux usages de la vie mondaine et des habitudes des «services-clubs».

Il est intéressant de souligner la parfaite connaissance qu'a l'auteur des diverses senteurs évoquées. Celles, d'abord, de la boutique du bourrelier ou règne l'odeur fauve des cuirs. On y apprend aussi divers termes techniques : mors à simple filet, muserolle..., on pourrait énumérer d'autres pièces des harnais). Les arômes appréciés du fumeur apparaissent grâce aux cigarillos, aux tabacs blonds et bruns. Le marchand de vin qui règne dans une cave à l'obscurité «vineuse et violette» (une cave semblable existe à Binche, sans doute la ville appelée B. dans le livre) donne de belles envies à François grâce à un «petit vin rubicond et guilleret, frais, prometteur, gouleyant». Du restaurant arrive «une odeur de friture et de fumée de cigarettes». Puis, vient la description assez

narquoise de Charles et d'autres clients, parmi lesquels Robert, un bon vivant, qui «dissèque son coq au vin». L'usage du présent confère de la vivacité à la séquence.

À noter également les portraits très courts, mais bien enlevés, des divers personnages : le bourrelier, le marchand de vin, les «jeunes cadres dynamiques», Charles. Est aussi précisée la passion de François pour le cheval : de simple détails : «j'achète une muserolle», ce qu'il faut de temps à Brigand pour vous désarçonner.»

Choix de textes

Chambre 404

Une revue hippique, chaque année, me demande un article sur les grandes randonnées équestres d'automne. Excellent prétexte à de longues promenades. Mais les odeurs de sellerie et les couleurs d'octobre n'excitent plus mon lyrisme. Mon vétérinaire m'amène un grand hongre de sept ans qu'un de ses clients compte acheter, un pur-sang forcé aux courses et qui souffle dès qu'on le pousse un peu. Avec un mors dur, je le mène du bout des doigts. Il suffit qu'il sente le froid de l'éperon pour réagir. Cheval de race, pour amateur, mais qu'on démolirait en un mois dans un manège.

(p. 18)

J'installe Karin et son chevalet face au « Calvaire des Croisettes ». J'aime cet endroit.

Je monte en selle. Brigand ne se sent plus.

Un soleil d'automne jette, pour une heure, sa lumière crue, sur la glaise du chemin et les feuilles mortes, sur des couleurs si chaudes que ni la pluie, ni la brume ne peut les éteindre.

Quand je reviens, après avoir pansé Brigand, Karin achève sa toile. Je reste à quelques pas. Je l'observe en plein travail, comme elle échappe au temps. Elle sent le miracle qui s'opère au bout de son pinceau, trouve sur la palette la couleur exacte, et va la poser sur la toile frémissante.

J'admire ce nuage rose qui suggère le ciel d'après pluie. Et ces ocrés Comment sait-elle que je les aime? La perspective, à la base du calvaire, n'est-ce pas vraiment juste. Je suis stupide. Je ne verrai plus le tableau sans y songer.

Une dernière touche, d'un vert acide, pour représenter une touffe d'herbe et masquer les fuyantes incorrectes, voilà, Karin se recule, apprécie. Je m'avance à pas feutrés et la saisis dans mes bras. Je veux l'embrasser dans le cou. Elle se défend et me barbouille la joue avec le vert resté sur le pinceau.

Nous rentrons. Elle expose le châssis sur la cheminée.

— Ça te plaît?

— Beaucoup.

— C'est pour toi. J'étais vraiment heureuse en peignant, comme toi, lorsque tu galopais dans les labours.

(pp. 32-33)

Soirée chez les Gauthier. Ils aiment inviter quelques-uns de leurs amis à admirer une brochette de célébrités qu'ils connaissent vaguement mais qu'ils tutoient. Ces vedettes trouvent un plaisir médiocre à se laisser observer, elles s'offusquent si on ne rit pas de leurs bons mots, si on ne reste pas méditatif à chacun de leurs paradoxes. Elles arrivent en pull, quand tout le monde est en smoking.

Au fil des arrivées, j'essaie de me situer : admirateur ou admiré? Il y a déjà un intellectuel, un artiste, un sportif... Je serai donc le célibataire qui s'occupe des femmes délaissées.

Paul, lui aussi, est de la partie. Il donne des leçons au fils Gauthier et préfère, comme paiement, la fausse considération. Il me donne des nouvelles dans le but évident de me faire parler.

M+ connaît aussi les Gauthier. Ils l'auraient convoquée à cette soirée dont on ne se dispense pas impunément. Elle est agréable à regarder et ne pose pas de questions déplacées. En société, qui dirait qu'elle est curieuse? Elle aiderait la maîtresse de maison pour lui montrer que tout n'était pas prévu et que les invités s'en aperçoivent, puis, elle serait un de ces pôles qui attirent deux ou trois hommes. Elle parlerait peu mais rendrait les messieurs bavards et omniscients. Une femme jouant avec les

perles de son collier, pour en montrer la grosseur, après avoir tenté de se mêler à la conversation, chercherait cette ride au cou de M+ qui trahit le début du vieillissement.

Édouard boit son troisième whisky et ne se donne plus la peine de rentrer le ventre. Sa femme (sont-ils mariés?) ne rit déjà plus de ses blagues. Le spécialiste en droit international fatigue exprès les matrones qui l'écoutent. Il veut danser avec une fille qu'il lorgne depuis dix minutes.

(pp. 102-103)



Plus est en vous

*Un corbillard passe, recouvert de fleurs hypocrites, suivi d'un cortège,
d'abord silencieux, ensuite distrait et bavard.*

Je m'imagine dans le cercueil.

J'étouffe dans cette boîte vernie et soyeusement capitonnée.

Je sais tout.

Ma femme calcule les frais des funérailles et les droits de succession.

*Mes amis se demandent qui reprendra mon bureau d'architecte
et rachètera mes collections.*

Le cortège disparaît.

.....

Il regarde l'eau et ses reflets soyeux.

Ce soir, c'est arrivé, je coule à pic.

C'est le temps qui nous tue.

Il passe, comme l'eau.

*Il dépose en nous ce sable qui emplit peu à peu les sabliers
et cette vase qui comble peu à peu les canaux.*

Il encombre nos artères et notre mémoire.

Il devient cholestérol, passé, souvenirs.

Le quartier de Sainte-Anne dort comme un village.

*Les maisons se serrent les coudes, elles se font place,
comme pour se tapir derrière les remparts de jadis.*

Le bas de leurs murs, goudronné, se confond avec la nuit.

*Au coin d'une rue, un homme sorti d'un tableau de Breughel,
pisse consciencieusement sa bière et sa fatigue.*

*Sur une affiche exposée à l'office du tourisme et annonçant
la procession du Saint-Sang, un homme casqué tient une relique.*

Une femme, blonde, très belle, montée sur un cheval blanc,

*est coiffée d'une couronne portant neuf fleurs de lys :
les neuf quartiers de Bruges.
Cette femme ressemble étrangement à ma femme.
Mon sang bat tout à coup très vite.
C'est comme si mon amour peu à peu coagulé au fil des ans
se mettait à bouillonner de nouveau.*

.....

*Les jeunes femmes de Bruges ont une façon unique et droite
de rouler à vélo : gestes lents et jambes longues.*



La Perle entre les pavés...

— *Il y a bien longtemps ...*

Le Bon Dieu, dont chacun sait qu'il est un peu d'ici, était de fort méchante humeur. Non seulement, les hommes ne cessaient de faire la guerre, mais encore, ils avaient le culot de se battre au nom de la religion.

En ce temps-là, le roi de France mit Binche à feu et à sang. Il démolit le château de Marie la Régente.

Le ciment avait eu à peine le temps de sécher entre les pierres... Les survivants étaient inconsolables. Dieu, passablement déprimé. Il négligeait ses célestes affaires. Il avait abandonné, fort heureusement d'ailleurs, la comptabilité des indulgences. Parmi les saints, on s'inquiétait.

La vierge convoqua quelques sages afin de trouver un moyen de dérider le Tout-Puissant.

«Peut-être que la musique, dit sainte Cécile, adoucissant les mœurs des hommes, pourrait rasséréner le cœur de Dieu...»

L'idée était excellente, mais ce que proposèrent les Anges musiciens manquait d'allant. Des litanies sur le bonheur éternel, ça lasse vite son monde...

«Et si nous allions voir en Purgatoire», suggéra le Bon Larron, «là patientent quelques ribauds qui savent mieux que vous ce qu'est la joie de vivre.»

Saint Pierre, qui m'avait à la bonne, m'avait appelé.

Je m'engageai, séance tenante, à faire danser l'Éternel en moins d'une minute.

*Ainsi,
Gilles Binchois jouant du fifre
et moi de la timbale
dans le petit matin pétillant
d'un Mardi historique
nous avons inventé
l'Aubade matinale...*

*Le Tout-Puissant
créa
le pas
de Gilles.*

*Les anges et les saints
se tenant par le bras
descendirent sur la ville
et s'esbaudirent...*

*Beaucoup rentrèrent en paradis
le lendemain
alors que matines avaient sonné
depuis belle lurette,
les ailes un peu froissées
et moins immaculées
ou l'auréole de travers...
De mémoire de Chérubin
on ne s'amusa jamais tant
et en décembre qui suivit
naquirent en la cité
quantité
de beaux bébés blonds
joufflus comme des anges.*

*Pour remercier Binche
de lui avoir rendu le cœur
de supporter les hommes,
Dieu
promit le soleil au Mardi-Gras
pour autant que soit respectée
la tradition qu'il venait de créer.*

*Voilà comment un tailleur
devenu moine avant d'être fantôme
a pu aménager un peu
son purgatoire.*

Poèmes bleux

Village

*Ruelles,
Du lavoir à l'église
De la place au jardin
Des tonnelles au ruisseau
Maisons
Porte par-devant
Porte par-derrière
Où l'on attend l'ami
Mais d'où l'on fuit
Qui ne sait pas que la cigale
Chante si ça lui plaît*



Cimetière

*À fleur du ciel
Au milieu des montagnes
Les tombes
Sont des paupières
Refermées
Par l'Azur
Et la grille
Reste ouverte
Entre la paix des morts
Et la beauté du monde*



Comme un veilleur

3^e séquence

D'ordinaire, je me moque des pressentiments. Pourtant, le soir du vernissage... (cela non plus, je ne te l'ai jamais dit), je plastronnais parmi les notables, près des micros et des photographes ... Jacobi, avec d'élégantes banalités, présentait mes œuvres et mon curriculum pour plaire à la bourgeoisie local ... Il rappelait que j'étais le disciple de Bløt : on a remarqué son absence. J'ai croisé ton regard. Tu me fixais du fond de la salle. Tu serrais sur ta poitrine, comme pour la protéger, les catalogues et les dossiers de presse. Le malentendu, à cet instant, éclatait.

J'ai noyé cela dans le mousseux offert par le garage Van Doren pour délier les bourses. Les discours finis, tu t'es mise à escroquer les snobs. Est-ce que tu l'as remarqué? Je ne cessais pas de t'observer. Ta stratégie était irrésistible! On croyait t'éblouir. On achetait. Tu glissais un chèque dans ton sac, ton œil s'allumait. Tu passais à d'autres amateurs. On t'embrassait. Tu écoutais les médisances et les vantardises. Tu riais. Johan couvrait l'assemblée de regards satisfaits. Quelle comédie!

Les flashes, les poses, les sourires, les amabilités, les présentations, les poignées de mains. «Félicitations, félicitations, j'aime beaucoup...» Je remerciais. J'avais bien étudié ma leçon. Tu pouvais être fière!

Chaque fois que tu repassais près de moi, tu me soufflais un chiffre à l'oreille. Tu pensais vraiment que cela me faisait plaisir? Vendre, pour un artiste, c'est perdre son âme... Mais tu n'avais pas le temps de penser à cela. On t'appelait. On s'empressait. Tu donnais un catalogue. On s'enhardissait. Jusqu'où laisserais-tu faire? Tu prenais un homme par le bras, tu montrais le détail d'une aquarelle, tu offrais une coupe de mousseux. Vous trinquiez. Vous riiez...

Et puis, eux. Tu les as à peine remarqués : ils n'achetaient pas et tu étais occupée avec Jacobi! Ils n'ont pourtant pas raté leur entrée.

D'abord, presque polis. Ensuite agglutinés autour des verres, puis, bourdonnant et odieux devant les tableaux. Nous avions le même âge et les mêmes maîtres. Nous étions donc amis. Les filles se sont souillées. On m'a interpellé, on a échangé des adresses, des numéros de téléphone. On s'est plaint du Ministère de la Culture. On m'a invité à la prochaine exposition collective.

Vers minuit, la salle s'est vidée. J'ai cherché La Femme au ballon rouge. Au coin du cadre, une gomme rouge : vendu ! Je t'ai cherchée. Jacobi avait l'air sous le charme. Par-dessus son épaule, survolant des strates de fumée, ton regard a croisé le mien. Tes yeux ne cillaient pas. Jacobi s'est retourné, il m'a vu, il a souri. Ce n'était pas par gentillesse, je t'assure ! Il t'a parlé à l'oreille. Tu as éclaté de rire.

.....

Il était tard. Tu devais voir Richez au fond de la brasserie où il tenait son quartier général. Il t'avait promis de me consacrer une émission. Tu croyais donc que, pour moi, rien ni personne – même pas toi ! – ne comptait plus que l'exposition !

Depuis un mois, tu le harcelais. Tu connaissais la maison de la radio comme tes poches et tu as, enfin, happé le monstre à la sortie d'un studio. Vous avez dû vous reconnaître. Vous vous ressemblez. On vous résiste difficilement !

Tu n'étais pas insensible à sa manière de sonder les regards ! Tu croyais, comme il le disait lui-même, qu'il percevait « le sens insoupçonné de toute parole » : il me ferait donc dire ce que je te cachais !

Je l'ai rencontré, comme tu l'as voulu, au fond de sa brasserie. Il posait une question, il levait son verre, il plongeait ses lèvres dans sa bière, il savourait une gorgée. Pendant qu'il écoutait ma réponse, sa langue passait sur sa moustache à laquelle collait un flocon de mousse. Ses yeux, sous des cils bruns, étaient brillants, avec des pupilles minuscules, des iris presque verts. Un regard bourré d'insomnie, de café, d'alcool. Après un long silence, il continuait l'interrogatoire. Je l'ai détesté tout de suite, avec

sa barbe et son col roulé d'« intellectuel resté simple ». Il ne cherchait pas à me comprendre. Il réglait un compte avec les artistes. L'entretien a tourné au réquisitoire. Il devinait mes trahisons et mes regrets. Il voulait que je condamne mes œuvres disparates, la bousculade du vernissage qu'il avait boudé, les marchandages avec les médias. En fait, il te visait.

Il variait ses tactiques. Il jouait « l'émotif lucide », puis le charmeur ou « le voyeur candide ». Il parlait beaucoup de lui. Il m'a demandé, pour se dispenser d'une enquête personnelle : « En définitive, Fabian Favre, qui êtes-vous ? » Il ignorait qu'un peintre est d'abord un regard. J'ai rivé mes yeux aux siens, pour le radiographier. J'ai répondu : « Je suis celui qui observe. » Il a poursuivi : « Est-ce l'homme ou l'artiste que vous définissez ainsi ? » J'ai songé à Mado. J'ai lâché : « Il suffit qu'une personne le sache »

Il a cru que je pensais à lui. Il n'a plus parlé alors que de ses émissions. Il m'a quitté pour téléphoner aux studios : si une cabine d'enregistrement était libre, on réaliserait l'interview le soir même.

J'ai payé les consommations. Je suis parti avant qu'il revienne. Voilà pourquoi l'émission n'a pas eu lieu. Je ne te l'ai jamais expliqué. Tu as deviné que je n'avais pas joué franc jeu. Tu ne me l'as pas pardonné, je crois, pendant longtemps. Moi, je ne regrette pas d'avoir claqué la porte !



Berger de pierres

La vieille ville se tasse à l'ombre de remparts surmontés de créneaux arrondis et percés de meurtrières, murs qui, au fil des heures, passent de la couleur du miel à celle du sépia.

Il aspire à retrouver les maisons, les fenêtres à jalousies, les odeurs ammoniacales du marché aux poissons, la foule et les mouches. Il s'égarera. Il suivra la pente des ruelles. Il retrouvera, au fond d'une d'entre elles, le mur bleu de la mer. Il longera les remparts contre lesquels s'empilent melons et pastèques ou la bimbeloterie des quincailliers, pimentée par l'émail des théières, près des ateliers des

ébénistes. Il contournera la grande mosquée, après avoir longé des portes ponctuées de clous noirs, closes sur des recès dans l'épaisseur des murs. Il attendra que le soleil, avant de se coucher, dore la coupole d'un tombeau de marabout. À cette heure délicate, après s'être rincé les mains à l'eau de rose, des vieillards réciteront les versets du Coran, sur un tapis, dans un coin de mosquée.

.....

Le crépuscule noyait la couleur des feuilles encore suspendues aux branches ou tombées à terre. La demeure se dissimulait au fond d'un parc, derrière un étang. Elle était meublée de lourdes et longues tables de chêne couvertes de tapis de laine; de chaises à pieds de griffons et de bahuts à têtes de lion; décorée de cadres profonds, aux dorures baroques matées par les ans, portraits d'ancêtres ou paysages de campagne : plat pays, vaches grasses, fermières placides, peupliers ou saules. Les armoires étaient pleines de porcelaines, de cristaux, d'argenterie. Les caves sentaient le moisi et la levure. Ils avaient exploré les mansardes, retrouvé les traces du père du propriétaire ayant vécu aux colonies, d'un et tante religieuse morte tuberculeuse, d'une cousine cocotte de luxe à Ostende. D'autres biens anonymes emplissaient les combles : héritages de notaires méticuleux mais bons vivants, de chefs d'entreprises en redingote, de cultivateurs qui n'en finissaient pas d'agrandir leur domaine et de remplir leurs granges, de magistrats portraiturés en toges, d'universitaires portant bicornes, d'officiers chamarrés de décorations. Cette maison symbolisait, cossue et dissimulée, la volonté de réussir, celle qui animait Lieve, après ses parents et ses grands-parents, celle qui la poussait vers Dirk, tout en aimant Martin.



Synthèse

L'œuvre de Jacques Lefèbvre compte des romans, des récits poèmes, des pièces de théâtre et des nouvelles. Ces dernières, souvent publiées en revues, ont fait l'objet de tirés à part et ont valu quelques prix littéraires à l'auteur (*Prix Gilles Nélod* pour le Colombier, en 1994 et *Prix de l'Eau Noire* pour *L'Oncle de Paris*, deux ans plus tard).

Quels sont les thèmes développés dans les romans ?

Dans *Chambre 404*, le narrateur, François d'Efrel, professeur et écrivain est passionné de cheval. Il aime aussi séduire les femmes. À la recherche d'un sujet de roman, il rend visite à une malade M+, atteinte d'un cancer incurable. « Amitié, curiosité, attirance inconsciente pour ce qui est plus grave et plus essentiel ? Égoïsme de l'écrivain qui se nourrit d'un cas qui enrichit son expérience ? » s'est interrogé Georges Sion. Pas d'intrigue passionnée entre M+ et François, mais plutôt une complicité spirituelle entrecoupée d'éléments dévoilant peu à peu la personnalité du narrateur. Ces contacts fréquents avec la condamnée transforment peu à peu François. « Quand il meurt inopinément dans un accident de voiture, il laisse des notes inachevées qu'un notaire est chargé de publier... M+ s'éteint une semaine plus tard. » Joseph Boly.

Comme un veilleur (ayant remporté le *Prix Gauchez-Philippot*) est la confession d'un homme, d'un peintre, traumatisé. Il est devenu aveugle. À l'aide d'un enregistreur, il raconte sa vie. Il est en clinique et il se souvient. De sa vie, d'abord. De ses maîtresses en suite (Mado, Claudia, Naoumé, ses modèles) . Il faudra à Fabian huit cassettes réparties en « séquences » pour permettre au lecteur de le suivre à la trace. Avec Claudia notamment, épouse et mère de deux enfants, avec qui, à l'invitation du mari, il passe des vacances dans une île. Avec Bløet ensuite, son maître, un artiste (soupçonné d'homosexualité) qui lui enseigne un certain art de vivre, de peindre, d'outrepasser les réalités pour

un idéal plus intime. En fin de livre, on apprend que Fabian a recouvré une partie de son acuité visuelle grâce aux soins qui lui ont été prodigués.

Berger de pierres met en scène Martin Sténier, fils d'instituteur et petit-fils de tailleur de pierre. Il est docteur en géologie après avoir soutenu une thèse sur "les structures récurrentes dans la cristallisation des roches". Il enseigne bien vite à l'université de Bruxelles, crée avec son promoteur de thèse, le professeur Stybine, une collection de manuels scolaires, participe à des colloques à l'étranger, donne des cours à Sousse et Tunis, séjourne en Corée du Sud. Cette vie trépidante, traversée d'amitiés et d'aventures amoureuses, finit par le lasser. Martin acquiert une ancienne ferme dans la Drôme. Il la retape et y vit dans la solitude.

La structure de ces trois romans est originale. Le premier est constitué essentiellement d'instantanés qui dévoilent petit à petit la vie du héros et de la malade qu'il visite régulièrement. La technique utilisée dans le deuxième est plus sophistiquée et use d'un subterfuge très actuel : l'enregistrement de souvenirs sur cassettes. Dans le troisième, toute linéarité temporelle est abolie. on navigue à travers les années et les lieux annoncés par les titres et les sous-titres (de Bruxelles à Toronto, de Séoul à Tunis, etc.) De la sorte, la vie du héros, voire des personnages, se dévoile par bribes. Au lecteur de reconstruire ces existences.

Les sujets de ces trois romans peuvent paraître assez disparates, mais ils sont, au contraire, intimement unis tant l'auteur, dans chacun d'eux, glisse partout des références tangibles à sa propre existence. Il est intéressant de les débusquer et de les noter au gré des pages.

L'enfance de Jacques Lefèbvre apparaît souvent, entre autres, dans *Berger de pierres*. Y sont évoqués les moments tragiques de la guerre 40-45 (Martin, tout jeune, perd sa mère lors d'un bombardement ; il est né à La Rochette - Trooz - et se souvient des convois ferroviaires reliant Paris à Cologne, convois éveillant les abords de sa demeure). L'étudiant Sténier fréquente une école secondaire de Liège, dirigée par des religieux. Une de

ses amies a loué un appartement sur le quai des Ardennes... «qui endigue les crues du fleuve - la Meuse?- par ses quais de granit.»

La ville de B. (Binche), localité où enseigne Jacques Lefèbvre et où il habite, n'est pas absente de ces romans. Pas plus, d'ailleurs que le monde hippique (la couverture de *Chambre 404* s'enrichit d'une peinture un peu surréaliste de Louis Haché figurant un cheval attaché à un lit de clinique). François d'Efrevrel est féru d'équitation. Diane de Samblieux, une figure de *Comme un veilleur*, monte aussi régulièrement.

Les milieux hospitaliers se retrouvent très souvent au fil des pages. Rien d'étonnant car l'épouse de l'écrivain est assistante sociale. Le romancier évoque souvent le cancer (son père a été atteint de cette maladie). Jacques Lefèbvre a dédié son premier livre à quelques victimes de ce fléau. Il a versé le montant intégral des droits provenant de la vente de ce volume à l'institut international de pathologie cellulaire et moléculaire. Il n'est pas surprenant que le milieu des peintres soit omniprésent dans ses livres. Jacques Lefèbvre est un aquarelliste très doué qui aime croquer sur le vif les paysages et les coins des villes qui lui sont chers. Enlevées à l'encre de Chine, puis aquarellées, ces pochades ornent d'ailleurs certaines de ses œuvres. Le travail, les tourments, les expositions, les modèles féminins des peintres se retrouvent (sous les traits de Fabian Favre et de Bløet, notamment).

Dans *Berger de pierres*, il est longuement question d'un village de la Drôme, Galeygues, où Martin, au moment de la retraite, s'établit et rencontre avec plaisir les autochtones. Nulle surprise quand on sait que **Jacques** Lefèbvre fréquente une ancienne bergerie à Rémuzat, à l'est de Montélimar et Nyons et qu'il y séjourne souvent.

Les villes et les pays occupant aussi une grande partie de *Berger de pierres* (Séoul, Toronto, Tunis, Sousse) ne sont pas dus au hasard. L'auteur y a séjourné pour divers motifs, soit professionnels, soit caritatifs (Corée, notamment, pour escorter des enfants de là-bas, adoptés par des Belges).

À signaler aussi que, de roman en roman, on retrouve des traces (parfois anecdotiques) d'éléments divers : la chambre 404, la revue *Tourisme et Loisirs*, la présence de l'eau, même des prénoms, tels que Paul, le problème de l'homosexualité, etc.). Partout également, la femme est évoquée avec, souvent, une pointe d'érotisme. Ces beautés jouent un rôle important dans la vie des personnages. Elles donnent un ton sensuel à ces romans portés aussi par un style.» La phrase de Jacques Lefèbvre, a souligné Joseph Boly, est légère, coulante, frémissante... Elle fait volontiers l'économie du verbe afin de situer un scène ou de fixer un moment. Elle charrie un flot d'images judicieuses et bien placées... Elle est riche en formule et son vocabulaire est de circonstances.»

On retrouve ces qualités dans deux récits-poèmes : *Plus est en vous* et *La Perle entre les pavés*. Le premier est dédié à Bruges. Le poète y célèbre les beautés de la Venise du Nord, grâce à la narration de la vie d'un architecte déprimé qui retrouve l'espoir en se promenant à travers la ville. Ses textes sont juxtaposés à des aquarelles de Jacques Bruynseraede et à une traduction en néerlandais de Fernand Bonneure. Quant au second, abondamment illustré par des dessins de Michel Liénard, s'inspirant de sites binchois, il met en scène un étrange personnage, «grand connaisseur de perles», qui va déployer par descriptions, poèmes et légendes, l'histoire de la cité du gille et de son carnaval. En évoquant cette «perle» binchoise, le narrateur n'échappe pas à un certain lyrisme

«*Perle*
embuée de songe
gorgée de souvenirs
changeante comme la gorge du pigeon
comme le ciel, comme l'âme»

Ce lyrisme poétique, on le retrouve dans un mini-recueil intitulé, *Poèmes bleus*, publié à tirage limité, dont chaque exemplaire est enrichi par une aquarelle originale. Poèmes qui s'inspirent tous des beautés méridionales de Rémuzat.

Les riches dialogues émaillant les romans de Jacques Lefèbvre laissent entrevoir une possibilité pour l'auteur de se consacrer au théâtre. C'est une réussite que *Liberté levez-vous*, une curieuse pièce accompagnée par une musique de Jean-Pierre Romain. Le thème de cette œuvre : la liberté donnée aux êtres est-elle un bien ou un mal ?

C'est au public que la question est posée, *in fine*. Les spectateurs sont invités à donner une réponse personnelle en restant assis ou en se levant.

Une suite de tableaux met en scène, non seulement des personnages bibliques, mais aussi des voix, qui mènent le jeu, même Dieu qui s'explique sur les motifs de sa création. Tout cela n'étant que métaphores grâce aux éléments de la Bible recoupsés d'incessantes références aux problèmes d'actualité. Cette façon de procéder permet à l'auteur de préciser quelques-unes de ses positions métaphysiques en parodiant ou en s'intéressant à Cain, Abraham et Sarah, Moïse, Paul, à un courtier en assurances, aussi, à un informaticien, un journaliste, un politicien, un poète, celui-ci affirmant vouloir un monde toujours beau parce que toujours changeant. On retrouve ici les grandes interrogations effleurées déjà, par Jacques Lefèbvre, dans ses romans... «Croire, pour moi, c'est marcher vers une source. Je ne suis pas sûr qu'elle existe. Peut-être est-elle tarie. Mais si je m'arrête, je ne l'atteindrai jamais et je mourrai de soif.»

(*Berger de pierres*)...

«Je sais que si vous croyez à l'au-delà, je douterai de ma principale raison d'écrire : je trouverai ridicule ma prétention d'éterniser les êtres et les choses dans les livres».

(*Chambre 404*)

Voici bien le dilemme de l'écrivain. Jacques Lefèbvre n'y échappe pas.

Roger Foulon